

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11  
12 13 14 15 16 17 18 19 20  
21 22 23 24 25 26 27 28 29  
30 31 32 33 34 35 36 37 38  
39 40 41 42 43 44 45 46 47  
48 49 50 51 52 53 54 55 56  
57 58 59 60 61 62 63 64 65  
66 67 68 69 70 71 72 73 74  
75 76 77 78 79 80 81 82 83  
84 85 86 87 88 89 90 91 92  
93 94 95 96 97 98 99 100  
101 102 103 104 105 106 107

107

JOURS

KAMALA

HARRIS

HORS CADRE

« Votre nom de code au sein des services secrets est Pioneer.  
Vous êtes la première femme de l'histoire à avoir été élue vice-présidente des États-Unis.

Le 21 juillet 2024, votre colistier, Joe Biden, annonce qu'il ne se représentera pas aux élections. L'élection présidentielle aura lieu le 5 novembre 2024.

Vous avez 107 jours. »

Pour la première fois, l'ancienne vice-présidente dévoile les coulisses de cette campagne, l'une des plus folles et des plus importantes de l'histoire américaine. Du chaos des réunions stratégiques de campagne à l'intensité de la préparation des débats sous le regard des médias, en passant par les moments en privé, Kamala Harris offre dans ce livre un regard sans filtre sur les pressions, les triomphes et les déceptions d'une course qui a marqué les esprits.

---

## Les coulisses inédites d'une campagne présidentielle implacable. Les mémoires d'une femme brillante et charismatique.

« Kamala Harris, qui a failli briser le plafond de verre ultime, nous offre un portrait essentiel d'un tournant inoubliable dans son parcours... » *Los Angeles Times*

---

**KAMALA D. HARRIS** est née en Californie en 1964. Après des études de droit et de sciences politiques, elle devient procureure de San Francisco, procureure générale de Californie, puis sénatrice fédérale, la deuxième dans l'histoire des États-Unis. Désignée colistièrre de Joe Biden en 2020, elle a été la 49<sup>e</sup> vice-présidente des États-Unis de 2021 à 2025.

ISBN : 978-2-488581-04-2



9 782488 581042

22,90 €  
Prix TTC France



Rayon : Actualité

# 107 Jours

Titre original : 107 DAYS  
Copyright © 2025, Kamala D. Harris  
Publié en accord avec Simon & Schuster, LLC, New York

Suivi éditorial : Colombe Camus  
Relecture - correction : Audrey Peuportier  
Design de couverture : Jackie Seow, adapté par Raphaëlle Faguer  
Photo dos de couverture : © Kamala Harris  
Maquette : Sébastienne Ocampo  
Hors-texte : photos 1-2 ©Kamala Harris ; autres © Official White House Photo

© 2026 Hors Cadre, une marque des éditions Leduc  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
ISBN : 978-2-488581-04-2  
(ISBN original : 978-1-6682-1165-6)

Kamala Harris

# 107 Jours

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Bury

HORS CADRE



*À mon équipe.  
Dès le début, à travers les joies,  
les souffrances et les sacrifices personnels,  
vous avez tout donné sur le terrain.  
Je vous suis à jamais reconnaissante.*



« Il faut infiniment plus d'énergie pour réfuter  
des âneries que pour en produire. »  
Alberto Brandolini

« J'ai la loyauté,  
j'ai la royauté dans mon ADN  
[...]  
Je suis né comme ça. »  
Kendrick Lamar, *DNA*



# 21 juillet 2023

## 107 jours avant l'élection

— Tata ! Tata !

Un petit poing frappait doucement à la porte de ma chambre.

Je me suis retournée pour attraper mon téléphone. Amara avait respecté notre accord. Il était exactement 7 h 30 et, avant de me réveiller, ma petite-nièce avait patiemment attendu l'heure convenue pour déguster les pancakes du dimanche que je lui avais promis.

J'étais arrivée tard la veille, après un meeting de campagne rassemblant un millier de personnes dans une salle comble de Provincetown, dans le Massachusetts. Pour l'occasion, les organisateurs avaient installé un panneau multicolore sur lequel figurait « VPTOWN\* » en lettres capitales, mais la foule dégageait tout à la fois de l'énergie et de la tension. Trois semaines auparavant, le débat opposant Joe Biden à Donald Trump avait plongé la campagne dans le chaos et il m'avait fallu calmer les inquiétudes des sympathisants.

J'ai enfilé un pantalon de survêtement et un vieux sweat-shirt de l'université de Howard, et j'ai attaché mes cheveux en queue-de-cheval. J'avais certes promis un petit déjeuner bacon-saucisses-pancakes, mais pas avant ma demi-heure de vélo elliptique.

Je ne regardais plus les émissions du dimanche matin et leurs sempiternelles discussions sur les capacités du président.

---

\* Jeu de mots jouant sur l'association de VP (pour « vice-présidente ») et de Ptown, surnom de Provincetown.

J'ai opté pour la chaîne de cuisine. Le chef préparait un dessert élaboré qui fascinait Amara, 8 ans, et sa sœur Leela, 6 ans.

Les filles avaient passé la semaine avec moi dans la résidence officielle des vice-présidents – une gigantesque demeure du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, située sur le terrain de l'Observatoire naval à Washington. Elles devaient regagner Palo Alto (Californie) cet après-midi-là, en prévision de la rentrée des classes. Après le petit déjeuner et un indispensable lavage de mains, nous nous sommes assises sur le tapis du salon pour faire un grand puzzle ensemble, tandis que leur mère – ma nièce – et leur père préparaient leurs valises à l'étage.

C'est à ce moment que mon téléphone a sonné, à 13 h 11.

J'ai consulté l'écran : numéro masqué. Une dizaine de personnes avaient mon numéro sécurisé, une seule appelait toujours en numéro masqué. J'ai déplié les jambes, je me suis levée et je me suis dirigée vers mon bureau.

— Bonjour, Joe.

— Je dois vous parler.

Il appelait de sa maison à Rehoboth Beach, dans le Delaware, où il s'était isolé après avoir été testé positif au Covid quatre jours plus tôt. Il était enrôlé et semblait épuisé.

— J'ai décidé de renoncer.

— En êtes-vous sûr ?

— J'en suis sûr. Je vais l'annoncer dans quelques minutes.

— Pourquoi aujourd'hui ?

— Les gens ne parlent que de ça. Et c'en est trop. Les démocrates du Congrès vont envoyer une autre lettre lundi. C'en est trop.

*Vraiment ? Laissez-moi un peu plus de temps. Le monde entier est sur le point de changer. Je suis là en survêtement, et mes deux plus proches collaborateurs mesurent moins d'un mètre vingt de haut.*

J'ai mis le téléphone en silencieux et je suis retournée auprès d'Amara et Leela, les yeux écarquillés, les sourcils levés, la voix pressante :

— Allez chercher vos parents !

Mon mari, Doug, était à Los Angeles, bloqué par la panne du logiciel CrowdStrike qui avait cloué bien des avions au sol. Ma sœur, Maya, était à New York. Je devais alerter ma famille avant que la nouvelle fasse la une des journaux.

Le président a ajouté :

— Je veux que vous vous en chargiez.

Il soutiendrait ma candidature, a-t-il ajouté, mais pas immédiatement, dans un jour ou deux lorsqu'il adresserait un discours à la nation. Ce à quoi j'ai répondu que cela me serait fatal.

— Joe, je suis honorée, mais nous vivons dans un cycle d'information continu, et si vous attendez aussi longtemps, une seule question tournera en boucle : « Pourquoi ne soutient-il pas sa vice-présidente ? » Si vous souhaitez me mettre en position de force, vous devez soutenir ma candidature dès à présent.

Je l'ai exhorté à reconsidérer son calendrier.

— Ce que nous faisons à l'heure actuelle est crucial, ai-je poursuivi. Ce moment ne manquera pas d'être étudié pendant les décennies à venir. Il n'y a aucune raison de précipiter les choses. Pouvons-nous ralentir afin que je puisse me préparer ? Et vous devez me soutenir dans le même temps. Tout décalage entre l'annonce de votre retrait et le soutien de ma candidature ne fera qu'ajouter au chaos qui règne depuis trois semaines.

Les déclarations publiques, les campagnes de dénigrement et les spéculations avaient déjà causé beaucoup de dégâts. Je savais être la candidate la mieux placée pour gagner. La plus qualifiée et la plus opérationnelle. La plus connue. Forte d'un solide vivier de partisans. Et nous savions tous deux que j'étais la seule personne capable de préserver son legs. À ce stade, n'importe qui d'autre aurait été prêt à le jeter sous le bus, avec ce qu'il avait accompli.

Mike Donilon et Steve Ricchetti, ses deux plus proches conseillers, étaient à ses côtés. Il m'a passé ce dernier :

— Bien sûr que nous vous soutiendrons. Nous voulons simplement commencer par cette annonce, puis temporiser.

— Steve, vous savez que ça ne marchera pas, ai-je protesté. Il ne doit y avoir aucun laps de temps entre les deux annonces.

— C'est juste, concéda Steve avant de rendre le téléphone au président.

— Je vous rappelle, a conclu Joe.

J'ai attendu, espérant les avoir convaincus d'éviter toute décision hâtive susceptible d'engendrer davantage de chaos. Depuis des semaines, il rechignait à prendre cette décision, ignorant obstinément les exhortations de toute nature, des conseils bienveillants aux condamnations les plus véhémentes.

Au milieu de cette cacophonie, Joe n'avait rien dit à ce sujet, jusqu'au 15 juillet. Deux jours après la première tentative d'assassinat contre Donald Trump. Nous étions en salle de crise, pour un briefing sur l'enquête concernant la fusillade. Joe était en bout de table, comme toujours. J'étais assise à sa droite. À la fin de la réunion, il avait remercié tout le monde et s'était levé. Très attachée au protocole, comme tout un chacun devrait l'être à la Maison-Blanche, je ne m'assieds qu'une fois le président assis, et je me lève à sa suite. Alors que tout le monde quittait la salle, Joe s'est tourné vers moi :

— Auriez-vous une minute ? Pouvez-vous rester ?

Nous nous sommes bientôt retrouvés seuls, perdus face à cette longue table où tant de décisions capitales avaient été prises. Aux murs, tous les écrans s'étaient éteints, seules les horloges digitales rouges affichaient l'heure dans les différentes zones de conflit.

— Si, pour une raison ou pour une autre, je devais abandonner, je vous soutiendrais, mais seulement si vous le souhaitez. Je me rends compte que je ne vous en ai pas parlé.

De toute évidence, il avait répété ce discours, ce n'était pas une réflexion spontanée, et c'était la première fois qu'il songeait sérieusement à abandonner.

Les appels au retrait de sa candidature allaient sans doute se multiplier, avait-il dit. On lui rappelait son engagement de n'être qu'un dirigeant de transition.

— Je vous soutiens totalement, Joe. Mais si vous renoncez à être candidat, je suis prête. Et je me donnerai à fond parce qu'il faut battre Trump.

Il n'avait pas donné suite à cet échange. Dans notre relation, il n'était pas rare qu'il éprouve ses idées en me les soumettant, et tant qu'il n'était pas décidé, rien n'indiquait qu'il les mettrait en application. Ses déclarations publiques n'étaient que provocations lors desquelles il affirmait que seul « le Seigneur Tout-Puissant » pouvait le faire renoncer. Puis il avait contracté le Covid.

Donc, silence radio. Près d'une semaine s'était écoulée, et je m'étais résignée à l'idée qu'il resterait dans la course, il n'était plus temps de changer d'avis.

Et voilà que je l'entendais me dire le contraire.



# 27 juin

## 131 jours avant l'élection

Dès qu'il était monté sur scène pour le débat à Atlanta, j'avais vu qu'il n'allait pas bien. Il souffrait de neuropathie des pieds depuis des années, et s'était de surcroît fracturé le pied en jouant avec un de ses chiens. Son médecin avait prescrit une botte orthopédique qu'il était trop têtu pour porter, et sa démarche en était affectée. Il s'avavançait d'un pas vacillant en cherchant son équilibre à l'aide de gestes saccadés.

Il m'avait appelée quelques jours plus tôt, de Camp David où il était en pleine préparation du débat. C'était en fin d'après-midi, et je travaillais depuis chez moi à Los Angeles. J'avais déplacé ma chaise afin de pouvoir admirer notre jardin.

— Comment allez-vous ? avais-je demandé.

— Ça va, ça va...

Il semblait abattu et extrêmement fatigué. Il n'avait pas précisé qu'il venait d'attraper un rhume.

— Est-ce que vous vous reposez ? Vous devriez faire une pause.

La préparation aux débats est terrible. On vous démolit pour mieux vous fortifier. On souligne tous vos faux pas, toutes vos faiblesses ; on pointe les failles dans vos raisonnements, on remet en cause votre éloquence. Vous en sortez lessivé, ébranlé. Puis on vous remet sur pied, passant en revue tous les angles d'attaque possibles, jusqu'à ce que vous vous sentiez invulnérable. À l'approche du débat, Joe aurait dû avoir atteint cette seconde phase. Lorsqu'il m'avait passé ce coup de fil, il aurait dû être plus confiant. Mais il n'en avait pas l'air, et cela m'avait inquiétée.

Je lui avais rappelé la tactique que nous avions préalablement envisagée pour affronter Trump : tantôt le repousser d'une chiquenaude, comme une peluche sur un costume, tantôt riposter de manière agressive. Sa voix s'était éclaircie lorsqu'il m'avait raconté que sa mère lui avait jadis promis 25 cents s'il retournait à l'école frapper la brute qui tentait de l'intimider. Il y était allé, et elle avait doublé la récompense. Comme cette histoire semblait lui avoir remonté le moral, je lui avais souhaité bonne chance et, pour l'encourager, je lui avais assuré qu'il ferait un carton. J'avais raccroché, contrariée. Je savais qu'il ne voulait pas participer à ce débat, et il me semblait qu'il avait simplement besoin de parler à quelqu'un qui comprendrait ce qu'il ressentait, ce qu'il lui fallait.

Tout au long de la campagne, sa participation au débat avait soulevé des désaccords. Joe avait paru réticent dès le début. Jill, son épouse, ne se montrait pas plus enthousiaste. Et puisque Trump avait refusé chaque débat pendant les primaires de son parti, il semblait encore possible d'éviter l'exercice. Nancy Pelosi, présidente de la Chambre des représentants, affirmait pour sa part que Biden n'avait pas besoin de compromettre la dignité de la présidence en partageant la scène avec un criminel condamné qui avait tenté de truquer la dernière élection. Mais certains de ses plus fidèles conseillers estimaient qu'un tel débat pouvait représenter un moment décisif pour lui. La campagne s'enlisait, les deux candidats ferraillant pour courtoiser les mêmes électeurs démotivés ou indécis.

Les doutes quant à l'âge et aux capacités de Biden avaient été alimentés par le rapport de Robert Hur, procureur spécial chargé de l'enquête sur les documents confidentiels retrouvés à son domicile. Hur avait conclu qu'il ne pourrait obtenir de condamnation car le jury percevrait Biden comme un « homme âgé, bien intentionné mais à la mémoire défaillante ». Le document faisait état de manquements préoccupants. Je savais pertinemment que sa fatigue trahissait son âge, et que

les dépositions peuvent être éprouvantes. Le processus avait commencé le 8 octobre, au lendemain de l'attaque du Hamas contre Israël, alors que Biden avait passé de longues heures en réunions confidentielles, à gérer la crise. Ces événements susceptibles de déclencher une guerre régionale devaient peser sur son esprit. Les propos délirants de Trump devenaient de plus en plus incohérents au fil de la campagne. Si Biden s'es-soufflait, son adversaire n'était pas en meilleure posture.

Mike Donilon et Anita Dunn, une autre conseillère de Joe, étaient maintenant convaincus qu'à ce stade, un débat pouvait encore infléchir la trajectoire de la campagne (et ce serait le cas, mais pas comme ils le prévoyaient). Les décisions étaient prises par son équipe rapprochée, et de toute évidence, elle était persuadée que Biden serait à la hauteur.

En 2012, après le débat manqué de Barack Obama contre Mitt Romney, Biden, alors vice-président, avait remporté sur Paul Ryan une victoire si écrasante que Sarah Palin l'avait comparé à un bœuf musqué piétinant un humain à travers la toundra. Le pays venait d'entendre Biden prononcer un vibrant discours sur l'état de l'Union. Donilon et Dunn affirmaient que le président pourrait faire au moins aussi bien que face à Trump en 2020.

Peu avant ce débat, j'étais en campagne sur la côte ouest – j'avais rencontré la presse et les médias hispanophones en Arizona, des financeurs importants en Californie et des influenceurs noirs à Los Angeles. Ce matin-là, j'avais rendez-vous avec Usher, superstar du R&B, pour m'assurer de son soutien à notre cause commune : faciliter l'accès au crédit des entreprises appartenant à des minorités. Puis j'avais enregistré un texte pour les BET Awards, où j'abordais des questions allant du droit de vote au droit à l'avortement, avec l'actrice Taraji P. Henson, qui avait prononcé lors de la cérémonie de remise

des prix un plaidoyer passionné pour sensibiliser le public aux conséquences néfastes du Projet 2025\*.

Le soir, j'avais regardé le débat avec trois des membres de mon équipe, dans une salle de conférences surclimatisée de l'hôtel Fairmont, à Century City, Los Angeles. Les autres se trouvaient dans une pièce voisine. À la vue du minuscule plateau de crudités qui nous avait été servi, j'avais commandé des pizzas pour tout le monde : la soirée allait être longue. Après le débat, j'avais prévu de battre le rappel de nos équipes de campagne et de nos bénévoles à travers le pays, puis d'enchaîner avec quatre interviews télévisées en direct sitôt que Biden aurait quitté la scène à Atlanta. Un studio avait été préparé à cet effet.

Je m'apprêtais à rectifier le tir. Dans ces débats, les erreurs factuelles ou les gaffes sont inévitables. Mais un mauvais pressentiment me taraudait depuis cet appel de Camp David.

Voilà pourquoi je ne m'étais entourée que de ceux en qui j'avais le plus confiance. Je pouvais m'exprimer en toute franchise au fil de la soirée. Brian Fallon, un de mes principaux conseillers, spécialiste des relations avec les médias, était réputé pour son franc-parler. Alors à la tête d'une organisation à but non lucratif œuvrant à la réforme du mode de nomination des juges, il avait attribué une note médiocre à son ancien patron, Chuck Schumer. Brian avait compris, plus rapidement que la plupart des professionnels de la politique, que Trump était différent par nature, et non seulement par degré. La situation était hors du commun : on ne pouvait s'en tenir aux pratiques habituelles, car Trump n'était pas un homme

---

\* Le Projet 2025, également connu sous le nom « projet de transition présidentielle », est un ensemble de plus de 900 pages de propositions politiques conservatrices de droite proposé par le think tank Heritage Foundation. Il visait à transformer le gouvernement fédéral des États-Unis et à consolider le pouvoir exécutif si Donald Trump remportait l'élection présidentielle de 2024.

politique ordinaire ; le mouvement MAGA\* n'était pas un parti comme les autres. Brian avait une mentalité de battant.

Sheila Nix, la cheffe de mon équipe de campagne, était venue à Washington après ses études de droit pour travailler dans un cabinet juridique, et avait été recrutée pour aider à la campagne présidentielle du sénateur Bob Kerrey. Elle avait adoré cette mission et, depuis, elle alternait entre les campagnes électorales et les causes humanitaires, comme lorsqu'elle avait collaboré avec Bono pour lutter contre la pauvreté en Afrique subsaharienne. Elle avait aussi été cheffe de cabinet de Jill Biden et entretenait donc de bonnes relations avec l'équipe Biden.

La troisième personne présente à mes côtés était ma directrice de la communication, Kirsten Allen, habituée aux courses serrées et aux situations sous tension. Je l'avais repérée en 2018, lorsqu'elle travaillait pour Andrew Gillum, qui avait bien failli devenir gouverneur de Floride mais avait été vaincu de peu par Ron DeSantis à l'issue d'une des batailles les plus âprement disputées de notre histoire. Elle avait été mon attachée de presse et l'assistante spéciale de Joe Biden, et notre attachée de presse nationale pour la réponse au Covid.

De manière assez prévisible, la première question de Jake Tapper\*\* portait sur l'économie. Biden s'était empressé de répondre, dans un filet de voix. Son regard éteint, son timbre inexpressif. *Ils l'ont noyé sous un flot de statistiques*, avais-je pensé alors qu'il ânonnait des chiffres. *La première question est toujours difficile. Il a besoin de se mettre en jambes. Il va trouver ses marques, il va y arriver.*

La question suivante concernait l'armée. *Il a beaucoup de connaissances dans ce domaine. Et Trump qui qualifie nos soldats tombés au combat de « nullards et perdants »...* Il s'en sortait,

---

\* « Make America Great Again. »

\*\* Jake Tapper est le journaliste qui animait le débat entre Trump et Biden ce 27 juin.

mais il avait déjà commis un impair en affirmant que, sous son mandat, personne n'était mort dans des guerres à l'étranger, oubliant les treize marines décédés dans l'attentat à la bombe à l'aéroport lors de l'évacuation de l'Afghanistan. J'étais à bord d'Air Force Two\* quand cela s'était produit, et cette tragédie nous avait contraints à modifier le plan de vol pour regagner Washington. *Comment a-t-il pu faire abstraction de cette journée ? Je connais ses sentiments profonds pour ces hommes et ces femmes. Ce sujet le touche pourtant personnellement.*

Pendant ce temps, Trump débitait ses mots aiguisés comme des armes, mais il tirait avant de viser, il éructait des mensonges sans le moindre égard pour la vérité. Dans un souci de précision, Biden s'arrêtait souvent au milieu d'une phrase pour rectifier son propos, ce qui lui donnait un air hésitant et confus. Je connaissais les points politiques qu'il s'efforçait d'évoquer, et je savais qu'il les maîtrisait, mais il n'en donnait pas du tout l'impression.

Puis, à la fin d'une série de phrases alambiquées au milieu desquelles il avait par deux fois confondu millions et milliards, Joe avait complètement perdu le fil de ses pensées, paru désorienté, et lâché :

— Nous avons finalement battu Medicare.

Riposte de Trump :

— Eh bien, il a raison. Il a en effet battu Medicare. Il l'a battu à mort.

Alors que les quatre-vingt-dix minutes s'égrenaient, les membres de mon équipe gardaient un œil sur le grand écran, l'autre sur le petit qu'ils avaient en main. Ils suivaient les réactions sur les médias sociaux : « Catastrophe », « Débâcle », « Honte ». Kirsten et Sheila s'envoyaient des textos : « Les

---

\* Avion du vice-président des États-Unis, « Air Force One » étant celui du président.

autres voient-ils la même chose que nous ? » ; « Est-ce aussi grave que nous le pensons ? »

Assistant à une *watch party* avec des donateurs de Hollywood, Doug recevait une volée de bois vert. Rob Reiner lui avait crié :

— Nous allons perdre notre putain de démocratie, et c'est votre faute !

Lors de la dernière pause publicitaire, j'étais allée dans une autre pièce pour une brève retouche coiffure et maquillage. Brian m'avait tendu les éléments de langage préparés par l'équipe. J'y avais jeté un coup d'œil.

« **JOE BIDEN A GAGNÉ.** Il a lutté contre son rhume comme il lutte pour le peuple américain. »

*C'est une blague ?*

J'avais jeté le papier sur la table. Michael Tyler, le directeur de communication de campagne de Biden, avait appelé depuis Atlanta pour m'exposer lui aussi ce qu'on souhaitait que je dise.

*Non. Ne me racontez pas de conneries. Tout le monde a vu ce qu'on a vu.*

Je ne pouvais m'empêcher de penser à cette plaisanterie de Richard Pryor. Sa femme le surprend au lit avec une autre, et il dit : « Vas-tu me croire ou préfères-tu croire tes yeux qui te mentent ? »

Je n'allais pas déclarer au peuple américain que leurs yeux les avaient trompés. Je n'allais pas compromettre ma propre crédibilité. Cette soirée avait tourné à la catastrophe, et j'étais pleinement consciente de l'importance de ce que j'allais dire. Notre façon de faire face à la situation, dans l'immédiat, aurait des répercussions politiques à long terme, pour lui comme pour moi. Je devais reconnaître les faits, puis tenter de donner des clés explicatives.

Comme convenu, j'avais pris le téléphone pour appeler le personnel de campagne et les bénévoles. Je voulais les rassurer, mais je devais dire la vérité. Je leur avais expliqué qu'on avait bien vu, au fil du débat, que Biden voulait débattre des faits,

mais que Trump s’y refusait. Je leur avais lu les nombreux mensonges de Trump que j’avais relevés durant le débat.

Quelques pas seulement me séparaient du studio de télévision improvisé, le trajet me paraissait interminable. Mon équipe se pressait autour de moi, stressée, consciente du poids que je devais porter. Même dans cette pièce sombre, je voyais Brian transpirer. Il s’inquiétait de n’avoir pas eu le temps d’élaborer une réponse plus adéquate que les quelques éléments de langage inconsistants prévus de longue date.

Je l’avais regardé et je lui avais dit :

— Je suis prête.

Je m’étais redressée pour faire face à l’animateur, Anderson Cooper, sur CNN, et j’avais chassé l’équipe de mon champ de vision. Je devais me concentrer sur le public, je ne pouvais me laisser distraire par des visages anxieux.

Anderson avait attaqué, bille en tête.

— Dans votre propre parti, certains se demandent si le président Biden ne devrait pas renoncer. Qu’en dites-vous ?

— Écoutez, on peut toujours discuter des questions de style, mais en fin de compte, cette élection et le choix du président des États-Unis doivent s’appuyer sur le fond... Donald Trump a menti sur tous les points, comme à son habitude. Il a refusé de désavouer ce qui s’est passé le 6 janvier\*. Il n’a pas donné de réponse claire quant à savoir s’il respecterait le résultat de l’élection de novembre. Il a tergiversé sur ses positions concernant l’une des questions les plus cruciales en matière de liberté aux États-Unis, à savoir le droit des femmes à disposer librement de leur propre corps.

Lorsque j’avais poursuivi en soulignant que les soins d’urgence avaient été refusés à des femmes victimes de fausses couches, Anderson avait tenté de m’interrompre en avançant

---

\* Date de l’assaut du Capitole par des partisans de Donald Trump (6 janvier 2021).

que le président avait été incapable de traiter clairement ce point.

J'avais rétorqué que l'essentiel portait sur les actes du président en exercice, insisté sur le rôle de Trump dans l'incitation à l'assaut contre le Capitole. J'avais évoqué le projet de loi bipartisan sur les infrastructures, le travail quotidien de Joe dont j'avais été témoin : en salle de crise, pour veiller à la sécurité des Américains ; dans les réunions journalières, où j'examinais attentivement les briefings du renseignement et des autorités militaires ; sur la scène internationale, où je répondais aux dirigeants qui sollicitaient ses conseils, en appelant à sa longue expérience. Et j'avais fini par perdre patience face à ces attaques :

— Je ne vais pas passer la soirée à discuter avec vous des quatre-vingt-dix dernières minutes alors que j'ai assisté à trois années et demie d'exercice du pouvoir.

Anderson avait insisté.

— Ce débat, votre équipe de campagne l'a voulu... Pouvez-vous dire que la prestation du président ce soir ne vous inquiète absolument pas ?

J'étais obligée d'admettre la vérité :

— Je comprends que cette conversation soit la suite logique du débat, et je comprends pourquoi tout le monde veut en parler. Mais il me paraît également important de reconnaître que le choix qui devra être fait en novembre entre ces deux candidats est d'une importance capitale. Et l'un d'eux, Joe Biden, bénéficie du plein soutien de sa vice-présidente.

Anderson avait tenté de rebondir, mais je ne l'avais pas laissé faire :

— Mike Pence ne soutient en rien Donald Trump, voilà pourquoi il doit se trouver un autre colistier qui, comme nous le savons, encouragera et approuvera aveuglément tout ce qu'il souhaite car il devra choisir de ne pas être Mike Pence et de faire passer Donald Trump avant son pays.

— Aucun des participants au débat n'a présenté cet argument avec autant de clarté.

Tandis qu'Anderson se tournait vers son panel d'experts, j'avais griffonné un mot sur un papier que j'avais glissé devant la caméra à destination de mon équipe : « Des commentaires ? »

Ils m'avaient répondu : « Répétez sans cesse trois ans et demi contre quatre-vingt-dix minutes. Mike Pence. »

Puis j'avais été interviewée par les autres chaînes.

Pendant ce temps, John King, correspondant national de CNN, avait ouvert le débat, animé par le même Cooper :

— Je voudrais faire une remarque concernant votre interview de la vice-présidente... Je pense que l'une des plus grandes erreurs politiques que j'ai vues au cours de ma carrière est de l'avoir tenue à l'écart pendant trois ans. Maintenant qu'elle est en campagne, elle dégage un grand charisme... Et elle a le potentiel d'une star. Sur des questions comme le droit à la procréation et dans la communauté noire, elle est un atout majeur pour cette équipe, qui l'a pourtant maintenue dans l'ombre.

# 21 juillet

## 107 jours avant l'élection

Sur la table basse de ma résidence, les 1 000 pièces du puzzle représentant la fête de la moisson étaient éparpillées. Mes petites-nièces ont gravi l'escalier pour rejoindre leurs parents, Nik et Meena. Meena était dans le dressing, préparant les valises pour le retour à Palo Alto.

Ma sœur, Maya, n'avait que 17 ans et était encore au lycée quand Meena était née. J'étais en pleine licence à Howard University et j'étais admise à la faculté de droit de Georgetown. Mais j'étais rentrée à la maison et j'avais passé mon diplôme à Hastings afin de m'occuper du bébé pendant que Maya allait à Berkeley puis faisait son droit à Stanford. Meena avait elle aussi accompli son premier cycle à Stanford, puis son droit à Harvard. Elle était à présent autrice, productrice, et débordait d'énergie. Elle était comme une fille pour moi.

Elle pliait des vêtements quand les deux petites ont fait irruption dans la pièce.

— Maman, maman ! s'est exclamée Amara. Tata dit que tout le monde doit descendre !

Meena a continué ses préparatifs.

— Dans une minute, ma chérie. On va bientôt devoir partir pour l'aéroport...

— *Non !* Tata a dit : « Descendez *tout de suite* ! » a expliqué Amara en agitant les mains et en fronçant les sourcils pour imiter au mieux le regard pressant que je lui avais adressé.

Meena a laissé tomber ses habits et dévalé les marches jusqu'au premier étage, tandis que mon beau-frère, Tony West, accourait du rez-de-chaussée.